

LE NOM DE TON ETOILE EST BILHADI

par Magda Reja
(extrait)

Comme c'est ennuyeux de se mettre en route sans caravane. Sans cesse, je regarde en arrière. Vers les caravanes que nous avons quittées, vers ces tas de cailloux parmi lesquels toute une vie s'agite... Taoudenni rapetisse lentement et sombre dans les sables. Nous restons seuls, uniques points mouvants dans l'étendue sans voix. Ismaël me manque qui insufflerait à ce silence mélancolique un peu de gaïté, avec ses chants aux chameaux. Nous escaladons les dunes rougeâtres, puis descendons au fond vers les pierres bleu pâle. Elles trompent toujours les yeux de loin en se faisant passer pour de l'eau. Par la suite, les dunes s'aplanissent jusqu'à l'horizon brumeux. Et tout devient soleil. L'air brûle, le sable brûle, les heures s'étirent et il me semble que nous trottons sur place, car tout autour cela reste la même plaine morte. Nous revoilà au début du vaste paysage de carcasses de chameaux. De temps à autre, venue d'on ne sait où, une vague d'air encore plus chaud nous frappe, à couper le souffle. Je me demande si cela valait la peine d'insister pour que nous marchions pendant la journée. J'ai l'impression que la chaleur est encore plus forte qu'à l'aller, il y a une semaine. Mohamed confirme mais dit que nous allons faire une pause, car les chameaux sont très fatigués. En effet, ils râlent et leurs museaux sont couverts d'écume. Mais nous continuons à marcher. Soudain, comme piqué par une mouche, il annonce: "Ici!" et ensemble avec les chameaux, nous arrêtons le pas, soulagés. Au milieu de cet infini néant, c'est exactement "ici", le bon endroit.

Du fait de la fatigue après sept heures de marche sous le soleil et de la soif incessante, le sel que nous déchargeons pèse plus lourd qu'à Taoudenni. Nous transformons la couverture en toit et la carabine dont j'ignore toujours la raison d'être, se rend utile en tant que pilier de soutien. Elle s'appuie sur le tas de plaques de sel, devenues une table. Pas une "grande table", avec un thé et le dogno à l'eau de Taoudenni salée et surchauffée il n'y a pas de quoi pavoiser. "Voilà, tu peux entrer au salon," fait-il avec un geste galant. Dans le dit salon danse déjà un vol de mouches qui nous ont poursuivis pendant tout le chemin. Elles sont incroyablement embêtantes. Elles tournent autour de la tête avec une vitesse qui semble inconcevable au milieu de cette étendue morte. Elles m'énervent, comme m'énervent la soif et cette immobile chaleur enflammée. L'eau salée est chaude comme le thé, le thé est sucré comme les dattes et les dattes sont sèches et dures comme des pierres. Même les pensées se sont asséchées. Je me recroqueville, espérant pouvoir m'endormir. Comme Mohamed. Il a une façon simple et efficace d'abrèger les heures d'attente du soleil le plus fort. Il dort. Alors que moi je ressemble plutôt aux chameaux qui attendent accroupis en fixant le vide. Lorsqu'en fin d'après-midi nous repartons, tout est plus beau. Le soleil est devenu gentil, les mouches nous ont quittés,

l'abrutissement tiédasse s'évanouit doucement. Durant ce qui reste de la journée et une grande partie de la nuit, nous répétons en marchant les nombres en arabe - nous comptons les squelettes des chameaux. Le paysage, de nouveau vallonné, est revêtu d'une beauté mystérieuse. Il est plongé dans la lumière froide, argentée de la lune presque pleine, et dans le silence absolu. "Il n'y a rien, on entend seulement le silence," dis-je d'une voix étouffée et je sursaute au son de mes propres paroles qui le profanent. Le mutisme de Mohamed me replonge dans l'état de torpeur, d'absence d'esprit. "Comment il n'y a rien," murmure-t-il après un long moment. "Il y a un homme, une femme et les chameaux." Et après une pause, il rajoute: "Dans le silence de Sah'ra."